

vinyl, disques et pochettes d'artistes
la collection guy schraenen
céleste boursier-mougenot
marco decorpeliada, schizomètres
thu van tran, le nombre pur selon duras
daniela franco, face B

la maison rouge

fondation antoine de galbert
10 boulevard de la bastille
75012 paris france
tél. +33 (0) 1 40 01 08 81
fax +33 (0) 1 40 01 08 83
info@lamaisonrouge.org
www.lamaisonrouge.org



19.02.10

16.05.10



vue de l'exposition

vinyl, disques et pochettes d'artistes la collection guy schraenen

commissaire : Guy Schraenen

Exposition organisée par le Centre de Recherches pour les publications d'artistes / Neues Museum Weserburg Bremen, Allemagne et le Museu d'Art Contemporani de Barcelona, Espagne.

cartels

● : une sélection du contenu sonore est disponible à la table d'écoute située en fin d'exposition

■ : nom de l'auteur de la pochette

● : nom de l'auteur du contenu sonore et de la pochette

L'exposition *Vinyl*, présente une sélection de près de 800 pièces de la collection de Guy Schraenen (cf. Glossaire). Celle-ci est composée essentiellement de disques vinyles et de pochettes conçus par des artistes, plasticiens, musiciens et poètes, sous

toutes leurs formes (33 tours, 45 tours, et toutes leurs variations possibles), mais aussi d'autres types de supports sonores (cassettes, CD). On y trouve aussi les documents qui accompagnaient ces créations à l'origine (posters ou livrets insérés dans les albums) ou les éclairent (photographies, affiches, manifestes, catalogues, livres d'artistes).

A quelques exceptions près, ces objets ont comme point commun d'être des multiples, la catégorie d'œuvres sur laquelle Guy Schraenen a concentré son activité de collectionneur et d'éditeur. Ils sont à considérer pour une grande part comme des œuvres d'art, éditées à faible tirage, au même titre qu'un livre d'artiste. Rarement collectionnés par les institutions, leur conservation est souvent le fait de collectionneurs particuliers.

Le développement de l'utilisation du disque vinyle par les artistes correspond à une évolution des pratiques artistiques. Ce sont les avant-gardes du début du XX^e siècle comme Dada et les futuristes, qui commencent à explorer la voix et le son comme matériau de création. A partir de la fin des années 50, performances, happenings, vidéos, œuvres sonores se multiplient et sont souvent à la croisée de plusieurs disciplines. Les artistes s'emparent des inventions technologiques de reproduction qui se développent à leur époque (photographie, film, disque, cassette) pour en faire des outils de création.

Les approches varient énormément d'un artiste à l'autre : certains s'intéressent au disque comme outil d'expérimentation sonore, c'est-à-dire utilisent le son comme un médium à part entière au même titre que la photographie ou la vidéo ; d'autres voient dans le disque un moyen de diffusion d'œuvres existantes, ou un document retraçant des événements. Les pochettes sont quant à elles utilisées comme un support graphique, pour illustrer leurs propres créations ou celles d'autres artistes.

L'exposition permet d'envisager les artistes et les mouvements artistiques de la deuxième moitié du XX^e siècle à travers le prisme de ce médium complexe, dans sa double composante visuelle et sonore. A la fin du parcours, une sélection de 300 disques est accessible depuis une table d'écoute.

glossaire

Adapté du glossaire de Guy Schraenen pour le catalogue *Vinyl. Records and covers by artists*, NMW, Bremen et MACBA, Barcelona.

Laurie Anderson • Cas rare dans l'exposition, Laurie Anderson (1947) est reconnue aussi bien dans le monde de la musique que dans celui de l'art contemporain. Les performances qu'elle réalise depuis les années 60 ont presque toujours une composante musicale, et utilisent notamment ses violons électroniques transformés. Dans les années 70 elle participe à de nombreux enregistrements, en collaboration avec d'autres artistes, comme John Giorno et William Burroughs. C'est son single *O Superman* qui, en prenant la 2^e place des meilleures ventes en Grande-Bretagne, étend sa notoriété au-delà du monde de l'art.

Harry Bertoia • Dans les années 70, le sculpteur et designer Bertoia (1915-1978) développe des sculptures sonores appelées « sonambient ». Il s'agit d'œuvres en métal sur pied, partiellement mobiles, qui par l'action des éléments ou du toucher, produisent des sons qu'il conçoit comme des expressions humaines. Il réalise des heures de bandes d'enregistrement de ces sons, édités en plusieurs vinyles au milieu des années 70.

Beat Generation • La Beat Generation rassemble dans les années 50 les auteurs américains William Burroughs, Allen Ginsberg, Jack Kerouac, John Giorno, Gregory Corso, Brion Gysin. Associées à la poésie sonore, leurs œuvres se caractérisent par une prosodie très rythmée et une grande liberté de ton.

Joseph Beuys • Le multiple est au cœur de la pratique artistique de Joseph Beuys (1921-1986) qui y voit un outil essentiel pour la diffusion de sa pensée. Pour lui, le discours est une composante de la « sculpture sociale » et il accorde une grande importance à la transmission orale et à la conservation

sonore de ses performances comme celle de l'ICA de Londres en 1974 (*Art into Society, Society into Art*). Les disques de Beuys révèlent aussi son réseau de collaborations avec d'autres artistes, comme Nam June Paik, Henning Christiansen et Albrecht d.

Bruit • Le futurisme italien est le premier mouvement artistique du XX^e siècle à s'intéresser au bruit, en particulier aux sonorités caractéristiques de la vie moderne, industrielle et urbaine (usine, automobile, train, avion). Dans *L'art du bruit* en 1913, Luigi Russolo propose une classification des bruits qui doivent révolutionner la musique. Il crée plusieurs instruments de musique, dont le « intonarumori ». Il est considéré comme le précurseur de la musique électronique, et a notamment influencé John Cage, Pierre Schaeffer ou Pierre Henry. Le bruit et les sons industriels, mêlés à des instruments rock ou électroniques, ont été également utilisés par la **musique industrielle** (ou « indus ») qui apparaît au milieu des années 70.

Hanne Darboven • Pionnière de l'art conceptuel, Hanne Darboven (1941-2009) a créé un langage de notation visuel dans les années 60, basé sur les dates et les chiffres du quotidien, accompagnés d'une graphie de son invention. Toute son œuvre s'est développée à partir de cette méthodologie pour chiffrer le temps et le rendre visible, dont elle varie les protocoles. Le projet *Wende 80* est le premier projet de l'artiste qui utilise la notation musicale. Formée au piano, Darboven a élaboré un jeu de correspondances entre nombres et notes ; avec l'aide d'un compositeur, elle a ensuite orchestré, enregistré et édité sur vinyles ces compositions, dont des extraits sont diffusés dans l'exposition.

Die Tödliche Doris • Ce groupe de performance et de musique allemand, actif dans les années 80 à Berlin, faisait partie du mouvement *Geniale Dilletanten*, une sorte de fusion entre New Wave et Punk. Chaque nouvel album marquait un changement radical de style ou d'image (populaire, minimal, etc) perturbant totalement les règles marketing de l'industrie musicale. Leurs disques sont très recherchés des collectionneurs, notamment le coffret *Chöre und Soli*, contenant huit mini-disques et un tourne-disque de poupée parlante.

Diffusion • Considérés comme des multiples, les disques d'artistes (plasticiens, poètes sonores, musiciens expérimentaux), sont souvent diffusés de manière confidentielle, à l'écart des réseaux habituels de l'industrie du disque. On les trouve essentiellement dans les librairies, galeries spécialisées ou galeries d'art.

Disque compact • Les premiers disques compacts (CD), disques optiques permettant de stocker des données sous forme numérique, apparaissent sur le marché en 1982. Ils supplantent rapidement les disques vinyles : ils s'usent moins, sont plus faciles à transporter, ont une durée d'écoute plus longue et présentent de bonnes qualités sonores. La taille des CD fait que les conditionnements sont moins adaptés au déploiement d'œuvres visuelles, mais favorise leur insertion dans les revues et les catalogues.

Disque • Les disques phonographiques sont des galettes (de vinyle généralement), portant un enregistrement sonore analogique sur un sillon (un par face), gravé en spirale. Inventé par le français Emile Berliner en 1887, le disque plat remplace la technique d'enregistrement sur rouleau mise au point par Edison en 1877. Au départ en gomme-laque, ils sont édités par Columbia à partir de 1948 en vinyle, matériau qui permet de graver des sillons plus fins (disque « microsillon ») et autorise un temps d'écoute plus long. Les formats les plus fréquents sont : les disques de 17,5 cm de diamètre, avec une chanson par face, tournant à 45 tours par minute ; les disques de 30 cm de diamètre, tournant à 33 tours par minute (*Long Play*, c'est-à-dire 40 à 60 minutes). Le format de 25 cm, tournant à 78 tours, a disparu dans les années 50. Mais il existe une quantité de variables possibles : disques de 30 cm tournant à 45 tours (*Extended Play*), sillon inversé de l'intérieur vers l'extérieur, sillon fermé, etc.

Disque-objet • Les disques-objets sont des objets d'art, uniques ou tirés à peu d'exemplaires, qui prennent la forme d'un disque et sont conditionnés dans des pochettes, mais n'ont en général pas de contenu sonore.

Documents • Certains disques ont le statut de documents, lorsqu'ils consistent en des enregistrements d'événements (performances, happenings, concerts, conférences, lectures), dont ils constituent la seule trace. C'est le cas des enregistrements de voix, qui incarnent de manière vivante la personnalité des artistes et «ressuscitent» des artistes disparus.

Jean Dubuffet • Au début des années 60, Jean Dubuffet (1901-1985) et son ami Asger Jorn (1914-1973), co-fondateur du groupe Cobra, se livrent ensemble à de multiples séances d'improvisation musicale qu'ils enregistrent sur bande et éditent en albums (*Musique phénoménale*). Dubuffet va ensuite poursuivre seul ces expériences musicales, dans un studio aménagé chez lui. Son manque de formation musicale est un atout dans sa recherche de liberté et de nouveauté : il tire des instruments des effets inédits, assume son amateurisme et les limitations de son matériel d'enregistrement comme source d'authenticité, pour se mettre à la place « d'un homme d'il y a cinquante mille ans [...] qui ignore tout de la musique occidentale et invente sa propre musique ».

Flexi-disque • Le flexi-disque est un disque microsillon flexible, de 17 cm de diamètre en général. Fragile et bon marché à produire, il était en revanche d'une qualité médiocre, et donc d'un usage souvent limité à des fins promotionnelles. Les flexi-disques étaient souvent insérés dans des magazines ou des livres d'artistes.

Fluxus • Inspiré par l'esprit Dada, et très influencé par les idées de John Cage sur l'indétermination et le hasard, le groupe Fluxus qui naît dans les années 60, mêle happenings, concerts, poésie, objets, conférences, livres, projections, et revendique l'abolition des frontières entre les disciplines et entre l'art et la vie (« L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art » selon la célèbre formule de Robert Filliou). La musique est très importante dans Fluxus, dont l'acte de naissance est un concert organisé par George Maciunas en 1962 et qui compte parmi ses membres des musiciens comme La Monte Young, John Cage, Nam June Paik, Philip Corner ou Ben Patterson.

Giorno Poetry Systems • Proche de l'underground new-yorkais et notamment du mouvement Beat et de William Burroughs, le poète John Giorno (1936) crée en 1961 le *Giorno Poetry Systems*, dont le but est de mettre les média et la technologie modernes au service de la poésie et de sa diffusion de masse. GPS a édité une quarantaine de titres.

Laibach • Groupe de musique industrielle slovène créé en 1980, appartenant au mouvement New Slovenian Art (NSK). Leur esthétique joue souvent de manière ambiguë avec les codes visuels des idéologies totalitaires d'extrême

gauche comme d'extrême droite. Leurs albums sont des expérimentations sonores proches des formes musicales populaires et proposent notamment des versions personnelles et transformées de classiques de la pop culture (*Let it be* des Beatles).

Langage • Les futuristes et les constructivistes russes explorent les potentialités expressives de la langue, indépendamment de sa valeur sémantique. Ces recherches sont poursuivies par les artistes Dada, notamment Schwitters, Huelsenbeck et Hausmann. Ce dernier publie en 1915 des poèmes monosyllabiques et entre 1922 et 1932, les fameuses poésies phonétiques, les *Sonate in Urlauten* (sonates de sons primitifs) qui influenceront la « poésie sonore » dans les années 50.

Locked groove • (en français « sillon fermé ») Sillon en boucle qui se trouve à la fin des disques vinyles. Habituellement silencieux, il peut être enregistré. Plusieurs disques ne comprenant que des boucles sonores ont été publiés par le label RRRRecords.

Magnétophone • Dans les années 50, les magnétophones permettent aux artistes de se livrer facilement à des recherches sur le son : ils peuvent enregistrer eux-mêmes dans leur environnement domestique, sons, déclarations, dictions... qu'ils peuvent ensuite monter ou retravailler relativement facilement. Avec les magnétophones à **cassettes**, à partir de 1963, il devient également possible pour les artistes et pour de petites maisons d'édition, de produire des cassettes qui sont copiées à la demande (contrairement aux disques vinyles qui demandent un tirage minimum de 500 copies). Comme ce fut le cas de la photocopieuse pour les livres, le magnétophone à cassettes permet la diffusion d'œuvres d'art de manière indépendante et à des audiences limitées.

Christian Marclay • Musicien et plasticien, Marclay (1955) s'intéresse à la question du son et de sa représentation et travaille sur les zones d'intersection entre le visuel et le sonore, à travers sculptures, vidéos, et installations qui exploitent le recyclage, le détournement, l'altération. *Footsteps*, hommage à Fred Astaire, créé pour une exposition en 1989, consistait en un sol couvert de 3 500 disques enregistrés avec le son de pas, sur lesquels les visiteurs

marchaient. Récupérés à la fin de l'exposition, les disques deviennent tous uniques, portant des compositions aléatoires mêlant l'enregistrement original aux altérations produites par les piétinements des visiteurs.

Hermann Nitsch • Membre de l'actionnisme viennois, Hermann Nitsch (1938) organise depuis les années 60, des actions et happenings au départ influencés par Fluxus, mais qui prennent un tournant spectaculaire avec le « théâtre des Orgies et des Mystères » sorte d'œuvre d'art totale intégrant peinture, architecture, musique, dans des cérémonies publiques précisément orchestrées et documentées par lui, au cours desquelles il met en scène des rituels dionysiaques, extrêmes et sanglants, conviant tous les sens.

Roman Opalka • Depuis 1965, Roman Opalka (1931) a entrepris un œuvre qui consiste à matérialiser par la peinture le passage du temps, en peignant les chiffres de 1 à l'infini, sur des toiles de format toujours identique, dont le fond est à chaque fois plus clair, provoquant la disparition progressive du motif. Opalka énumère à haute voix chacun de ces chiffres en les peignant et les enregistre sur une bande magnétique, pour pouvoir reprendre son travail quand il finit par peindre blanc sur blanc. Après chaque séance de travail, il réalise un auto-portrait photographique, toujours pris dans des conditions identiques.

Partitions • Le plus souvent, les œuvres sonores d'artistes plasticiens sont produites sans usage de partitions. Il n'y a pas d'étape intermédiaire entre la conception de l'œuvre et sa réalisation. Chez les poètes sonores, le texte peut être considéré comme une partition. Partitions et pupitres ont été utilisés par les plasticiens comme matériau de leurs œuvres (Rhüm, Darboven), tandis que certaines partitions de musiciens contemporains ressemblent à des œuvres d'art abstrait, indéchiffrables pour les non initiés (Stockhausen).

AR Penck • Formé en autodidacte à l'art et à la musique, A.R. Penck (1939), joue dans un groupe de *free-jazz* dans les années 70, et produit et enregistre de nombreux disques. Il dessine lui-même ses pochettes, dans le style graphique proche du graffiti qui l'a rendu célèbre dans les années 80.

Picture-disc • (en français « disque-image ») Disque qui porte sur une ou deux faces une photographie ou une illustration. Le procédé existe depuis les

années 30, mais ne se développe que dans les années 70. Il s'agit en général de petites éditions de vinyles originaux, destinés aux collectionneurs et aux fans. Ils peuvent néanmoins être écoutés.

Platine • Pour écouter des disques microsillons, on peut utiliser un tourne-disque ou électrophone (également appelé pick-up), muni de haut-parleurs, ou une platine (qui ne comprend que les mécanismes de lecture). Le microsillon du disque est parcouru par un diamant et amplifié. Dans *Imaginary Landscape #1*, en 1939, John Cage utilise pour la première fois des tourne-disques comme instruments.

Pochette • Une longue frise de pochettes à l'entrée de l'exposition permet de voir que beaucoup de grands noms de l'art du XX^e siècle ont réalisés des pochettes de disques, pour leurs propres créations ou celles d'autres artistes : depuis Miró et Léger jusqu'à Hirst, en passant par Richter, Clemente, Pistoletto et Mapplethorpe, les courants essentiels du siècle sont ici représentés.

À l'origine, la pochette de disques de 25 cm (78 tours) était en papier, perforée au centre, avec un trou de la même taille que l'étiquette circulaire. Ainsi le titre et le nom des interprètes étaient clairement visibles. Le nom de l'éditeur était quant à lui marqué sur la pochette, laquelle était dépourvue d'illustrations. C'est avec l'apparition du 33 tours au milieu des années 30, que les pochettes, offrant une surface plus grande (31 x 31 cm), commencent à être utilisées comme support d'illustrations et investies par les artistes plasticiens. Les possibilités sont diverses : pochettes simples ou doubles, mais aussi insertions (brochures, documents relatifs à la création de l'œuvre, photographies d'installations ou de performances).

Pochette (collaborations) • Certains musiciens ont fait appel à des artistes renommés avec lesquels ils se sentent en affinité pour créer les pochettes de leurs albums. C'est le cas de Bobby O avec Roy Lichtenstein ou Philip Glass avec Sol Lewitt par exemple. Des groupes de rock et de pop font aussi appel à des artistes : les Beatles choisissent Richard Hamilton pour « l'album blanc » et Peter Blake pour *Sgt. Pepper's* ; Raymond Pettibon dessine toutes les pochettes de Black Flag ; Warhol crée des pochettes pour les Velvet Underground, mais aussi pour les Rolling Stones. Le groupe Sonic

Youth confie chacune de ses pochettes à un artiste différent (Jeff Wall, Gerhard Richter, Richard Prince, etc).

Poésie sonore • Les années 50 voient l'émergence en France de la « poésie sonore », qui veut faire sortir la poésie du livre où elle « roupille » (Bernard Heidsieck) pour la rendre active, vivante. Les sources de cette approche poétique sont à chercher dans les avant-gardes du début du XX^e siècle : poèmes futuristes, recherches des dadaïstes (*Ursonate* de Schwitters), etc. qui explorent les potentialités sonores des mots, indépendamment de leur contenu sémantique.

Certaines recherches fondamentales sur la poésie sonore sont directement liées au développement de la technologie de l'enregistrement (avec l'apparition des *Revox* à bandes), notamment chez Heidsieck et Henri Chopin. Le terme de « **poésie électronique** » peut également être utilisé dans ce cas. Une autre approche est strictement liée à la voix, et donc plus proche du corps, comme le lettrisme d'Isidore Isou, ou les *Criirhythmes* de François Dufrené.

Une importante section de l'exposition est consacrée à la poésie. Elle rassemble à la fois des compilations et des enregistrements de festivals comme *Polyphonix*, et des regroupements d'œuvres autour de quelques personnalités importantes : **Henri Chopin** et la revue-disque *OU*, qui publie à partir de 1964 des compilations sur disques vinyles de poésie sonore, regroupant des œuvres des pionniers historiques ou de ses contemporains ; **John Giorno** et son **Giorno Poetry System**, et les autres poètes de la **Beat Generation** ; les collages sonores de **Ferdinand Kriwet** (1942) à partir des archives de la campagne présidentielle américaine de 1972 ; la collaboration entre le compositeur belge **Henri Pousseur** (1929-2009) et l'écrivain **Michel Butor** (1926), qui aboutit notamment à la création d'une « fantaisie variable genre opéra », *Votre Faust*.

Retour du vinyle • Alors qu'on croyait que le vinyle allait disparaître, remplacé par le CD, il a connu dans les années 90 un retour en grâce, du fait notamment de l'utilisation qu'en ont fait les DJs, pour mixer et scratcher (la vitesse réglable des platines est essentielle pour enchaîner les morceaux dans un mix). Les amoureux du son vantent la qualité sonore incomparable du vinyle par rapport au CD ou au mp3. Ses adeptes apprécient le rituel

qu'implique sa manipulation délicate et contraignante, qui resacralise l'écoute et la rend donc plus attentive. La pochette, par ses dimensions, reste un espace d'expression artistique remarquable, qui concourt à faire de l'édition de vinyles des produits d'appel dans une stratégie promotionnelle, des « collectors » pour audiophiles, nostalgiques, collectionneurs et fans.

Revolution per minute (The art record) • Série de deux vinyles, accompagnés de 21 lithographies, éditée par le galeriste new-yorkais Ronald Feldman en 1982. Commandées aux artistes de sa galerie, ces pièces varient de l'expérimentation sonore à la conférence en passant par la chanson et le récit.

Dieter Roth • Artiste touche à tout, auteur, poète, performer, musicien, inventeur du « eat art », Dieter Roth (1930-1998) enregistre plusieurs disques à partir de 1973 et donne des concerts en solo ou avec ses amis artistes : Arnulf Rainer, mais aussi Hermann Nitsch, Gerhard Rühm, Oswald Wiener, et Günther Brus, dans le cadre du projet *Selten gehörte musik* (« musique rarement entendue »). La « Radio Sonate » jouée en direct à la radio en 1978, consiste en « 45 minutes d'improvisation au piano, dans un état d'ébriété croissant ». Dans les années 80, avec son fils Björn, il réalise des œuvres qui incorporent des magnétophones et des boîtes à musique.

Guy Schraenen • Entre 1966 et 1978, Guy Schraenen tient une galerie à Anvers et crée en parallèle en 1973, les éditions éponymes, qui se consacrent aux livres, disques, revues et films d'artistes et à la poésie visuelle et sonore essentiellement. En 1974, il crée avec Anne Marsily A.S.P.C / Archives for Small Press and Communication dont le but est de rassembler toutes sortes de publications produites par des artistes contemporains, délaissées par le marché et amenées à disparaître, mais qui lui apparaissent comme des éléments essentiels pour retracer les manifestations de l'époque : cartons d'invitation, catalogues, livres, affiches, vidéos, multiples, photos, objets et documents sonores. Tous les courants importants depuis les années 60 sont représentés dans A.S.P.C (art conceptuel, Fluxus, art minimal, Pop art, etc). En 1999, l'A.S.P.C est intégrée à la collection du Neues Museum Weserburg Bremen en Allemagne. Guy Schraenen garde en sa possession comme collection autonome la section consacrée aux arts sonores, musiques d'avant-garde et

poésie sonore, dont une partie est présentée ici. Guy Schraenen a également été producteur d'émissions de radio en Belgique et en Espagne, entre autres, commissaire d'expositions, et a constitué des collections pour le NMW à Bremen, le MACBA à Barcelona, la fondation Serralves à Porto et le musée Reina Sofía à Madrid.

Vinyle • Matériau synthétique utilisé pour la fabrication de disques à partir de 1948, le vinyle supplante rapidement la gomme-laque, utilisé pour les 78 tours. Souvent de couleur noire, le vinyle peut recevoir des sillons plus fins (microsillons) sur une surface de 30 cm de diamètre, augmentant ainsi la durée d'écoute jusqu'à environ trente minutes. Le terme est devenu synonyme de disque microsillon.

Vitesse • Les disques vinyles peuvent être conçus pour tourner à 33 tours, 45 tours, 78 tours ou plus rarement 16 tours par minute. La variation de la vitesse de lecture produit des distorsions. Dès 1922, Darius Milhaud commence à expérimenter des transformations vocales en jouant sur la vitesse de lecture du disque.

Andy Warhol • Très lié au monde de la musique, Andy Warhol (1928-1987) a été lui-même producteur du groupe new-yorkais Velvet Underground. S'il a réalisé une cinquantaine de pochettes de disques au long de sa carrière, seules quelques-unes sont devenues des objets mythiques. C'est le cas de la « banane à peler » pour les Velvet Underground et *Sticky Fingers* pour les Rolling Stones. On retrouve dans ses pochettes les caractéristiques des styles successifs de Warhol : dessins linéaires pré-pop, répétition des photomaton, et surtout portraits sérigraphiés (Paul Anka, Diana Ross, John Lennon) qui ont fait sa célébrité.

Lawrence Weiner • Le langage est la matière première de l'artiste conceptuel Lawrence Weiner (1942). Ses œuvres se présentent souvent comme des énoncés écrits en lettres d'imprimerie sur toutes sortes de supports : livres, affiches, tee-shirts, mais aussi sur les murs des lieux d'exposition. Wiener a réalisé des enregistrements, sur tout type de support, qui mettent en évidence la dimension sonore de ses énoncés.

céleste boursier-mougenot

Musicien de formation, Céleste Boursier-Mougenot (Nice, 1961) a travaillé comme compositeur pour la compagnie de l'auteur et metteur en scène Pascal Rambert pendant une dizaine d'années (1984-1995), avant de commencer à exposer dans le circuit de l'art contemporain. Ce déplacement vers les arts plastiques lui a permis de sortir de la temporalité limitée du spectacle pour passer à celle plus longue de l'exposition et l'a autorisé à développer un travail expérimental qui part de situations données pour créer des formes sonores vivantes, autonomes et chaque fois différentes.

Le son et sa mise en espace sont le point de départ de ses expérimentations, qui aboutissent à des formes hybrides, entre sculptures, installations, performances musicales, et scénographies. Il s'agit en général de dispositifs qui extraient le potentiel musical d'objets, d'êtres, de phénomènes naturels, de situations, d'activités tirés du quotidien : l'entrechoquement de bols en porcelaine dans une piscine gonflable (*sans titre*), des oiseaux se posant sur les cordes de guitares amplifiées (*from here to ear*), les mouvements de poissons dans un bassin (*videodrone*), le larsen d'un micro évoluant entre des haut-parleurs (*scanner*), la frappe d'un document sur un ordinateur de bureau transmise à un piano (*index*).

Céleste Boursier-Mougenot conçoit des dispositifs qui génèrent leur propre partition, notamment par la métamorphose de signaux divers (mouvements, vidéo) en son. Grâce à des programmes informatiques relativement simples qu'il met lui-même au point, ces transductions se font « à vue », en temps réel, permettant au visiteur de déduire par l'écoute et l'observation la relation entre les éléments visuels et sonores en mouvement.

Les pièces qui en résultent sont expérimentales et reposent sur un principe d'interaction, dont le visiteur est un maillon.

L'installation *transcom 1* créée par Boursier-Mougenot pour la maison rouge est une nouvelle création, qui reprend certains processus déjà explorés dans des œuvres précédentes. Le visiteur est invité à pénétrer dans un espace vide plongé dans la pénombre, délimité par une alternance de miroirs et d'écrans. Ces derniers diffusent les images filmées en direct et en continu par quatre caméras de surveillance accrochées à deux ballons gonflés à l'hélium. Points blancs naviguant dans l'espace noir, ces ballons effectuent un véritable pas de deux, selon une chorégraphie aléatoire, qui répond entre autres au nombre de personnes présentes dans la pièce, à la température, au flux des ventilateurs, aux phases d'expansion et de contraction de l'hélium. L'emplacement des ballons dans l'espace détermine les images captées, qui elles-mêmes déterminent les sons, selon un principe déjà exploré dans la pièce antérieure (*videodrones*) : l'interprétation sonore des flux d'images passant dans le champ de chaque caméra, et variant donc en fonction de la luminosité, de la vitesse, du nombre et de la taille des objets traversant son cadre. Ce que l'on entend correspond donc au « bruit des images », une formule qui dit bien tout ce qu'il y a d'intuitif et de poétique dans le dispositif de Céleste Boursier-Mougenot. Entre son image filmée, son propre reflet et les images de ses reflets, le visiteur est immergé dans un continuum d'images et de sons qui le plongent dans une réalité complexe en mouvement perpétuel dont il est à la fois la source et le récepteur.

Céleste Boursier-Mougenot vit et travaille à Sète. Il est représenté par la galerie Xippas à Paris et la galerie Paula Cooper à New York.

Un multiple de Céleste Boursier-Mougenot est produit par l'association des amis de la maison rouge à l'occasion de cette exposition.

marco decorpeliada schizomètres

L'œuvre de Marco Decorpeliada (1947-2006) est totalement inédite. L'exposition rassemble des objets, documents, correspondances et œuvres d'art confiés par Julie W., la sœur de l'artiste, au Dr Sven Legrand, le médecin psychiatre qui a suivi son frère pendant ses dernières années. Au vu de la cohérence et de la richesse de cet ensemble, le Dr Legrand, soutenu par quelques-uns de ses collègues, a proposé à la maison rouge d'en faire une exposition. Pour comprendre la « découverte » de cet artiste et les différentes étapes de ce projet, il est conseillé de terminer la visite par la salle où se trouve la vidéo.

L'œuvre de Decorpeliada peut être qualifiée « d'art brut », selon le terme inventé par Jean Dubuffet en 1945, pour décrire un art produit par des artistes non professionnels, n'ayant pas suivi de formation artistique et échappant par là même aux conventions et aux normes esthétiques convenues (autodidactes isolés, médiums, patients d'hôpitaux psychiatriques). Mais on se gardera de classer Decorpeliada dans une catégorie quelconque, alors que son œuvre est tout entière une réaction aux catalogues dont il a fait l'objet dans le circuit des hôpitaux psychiatriques.

La cible des œuvres de Decorpeliada est en effet le DSM IV (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*), un manuel édité par la Société Américaine de Psychiatrie qui encode numériquement les maladies mentales. Ce manuel propose à des fins pratiques, statistiques et épidémiologiques, une classification universelle de type décimal. Cette classification est devenue également obligatoire en France pour gérer les patients hospitalisés en milieu psychiatrique.

Au cours de ses séjours en milieu psychiatrique, Decorpeliada a été étiqueté de diverses manières, et s'est senti persécuté par cet acharnement diagnostique. Il s'est efforcé d'obtenir les codes (chaque fois différents) qui ont été attribués à ses « troubles », et d'en comprendre la logique. C'est en feuilletant un catalogue de Surgelés Picard que celle-ci lui est apparue. Il a en effet constaté que les codes attribués aux troubles mentaux dans le DSM IV correspondaient à ceux des produits Picard Surgelés : deux items, un même chiffre !

Cette « découverte » va occuper l'esprit et le temps libre de Decorpeliada à partir de 2004. Encouragé par le Dr Legrand, il crée diverses séries d'objets pour donner forme à cette corrélation.

Dans ses premières œuvres, ces deux séries numériques vont être articulées via une référence tierce : le mètre, dont les mille millimètres, dans son esprit, correspondent aux mille cases du DSM. Toises médicales, mètres de charpentier, mètres rubans, mètres rigides deviennent ses outils fétiches et se transforment donc en « schizomètres » par l'insertion des catégories DSM / Picard sur bandes de papier découpées.

Puis il se met à traquer d'autres coïncidences numériques et généralise ainsi sa réplique au DSM IV en annexant des corpus divers, dont les sources sont exposées dans la vitrine. La frise, réalisée d'une écriture appliquée et enfantine, fait correspondre à chacune de ces classifications les codes DSM des diagnostics dont il a été l'objet au cours de ses trois hospitalisations.

En étendant ce procédé d'indexation commune de corpus hétérogènes, il découvre les limites du DSM : bien qu'étant un système à mille cases, le DSM n'a que 307 « troubles », il est donc incomplet : des maladies restent à trouver ! Le système de quadrillages qu'il réalise sur des portes de congélateurs permet de visualiser en un clin d'œil les emplacements des maladies

manquantes, ces « troublants trous blancs » qui se détachent face aux produits Picard.

Dans le contexte d'un lieu d'art contemporain, les œuvres de Marco Decorpeliada convoquent inmanquablement des références artistiques. Les quadrillages noir et blanc des portes de congélateur rappellent l'art minimal, dans sa recherche de simplification des œuvres aux formes élémentaires de la géométrie (François Morellet, Sol Lewitt); l'utilisation d'une sorte de « protocole » présidant à la réalisation d'œuvres sérielles fait penser à certaines pratiques de l'art conceptuel (Stanley Brown, Hanne Darboven).

Le squelette est l'ultime production de l'artiste. Il l'a réalisé en novembre 2006, à l'occasion de la fête des morts à Mexico, où il s'était rendu chez un ami du Dr Legrand. Décalé par rapport aux autres objets de l'exposition, construit sur un lapsus assimilant l'acte de classification à une calcification, il donne un aperçu des développements qu'aurait pu prendre l'œuvre inattendue de Marco Decorpeliada.

Cette œuvre tout entière témoigne d'une véritable guérilla artistique. Guérilla contre l'armada du savoir référentiel et ses impasses, contre le frénésie classificatoire de la psychiatrie. Utilisant une technique simple, proche du bricolage (découpage, collage, détournement), l'œuvre de Decorpeliada s'efforce de mettre en évidence le grand secret qu'il a percé des « ordres » sous-jacents qui surgissent dans l'arbitraire d'une classification. Guérilla joyeuse, ironique, parodique, comique, et néanmoins rigoureuse dans sa logique toute personnelle.

Un ouvrage *Schizomètre. Petit manuel de survie en milieu psychiatrique*, est publié à l'occasion de l'exposition (EPEL, 2010).

Deux tables rondes autour de l'œuvre de Decorpeliada se tiendront à la maison rouge les samedis 20 février et 8 mai. Info et réservation: 01 40 01 08 81.

thu van tran

199 491

le nombre pur selon duras

Chaque année, l'association des amis de la maison rouge produit une œuvre spécifique pour le patio de la fondation. Les membres sont invités à proposer des artistes et à voter pour l'un des trois retenus. Thu van Tran a été proposée par Marc Lenot (ami de la maison rouge et auteur du blog « Lunettes Rouges »).

Cent quatre-vingt-dix-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze. C'est le nombre d'ouvriers qui travaillèrent aux usines Renault de Billancourt jusqu'à leur fermeture en 1992. Cent quatre-vingt-dix-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze: ce fut le dernier numéro matricule à Billancourt, celui du dernier ouvrier qui y fut embauché.

En 1989, quand elle entend l'annonce de la fermeture des usines, qui entraîna le licenciement des derniers employés, Marguerite Duras réagit en écrivant un texte dans lequel elle imagine un projet, celui de consigner les noms et prénoms de toutes les femmes et de tous les hommes qui y ont travaillé, d'en faire une liste exhaustive, un « mur de prolétariat ». Elle écrit « On devrait atteindre le chiffre d'une grande capitale. [...] Ici l'histoire, ce serait le nombre: la vérité c'est le nombre. [...] La vérité ce serait le chiffre encore incomparé, incomparable du nombre, le chiffre pur, sans commentaire aucun, le mot. »¹

Alors âgée de près de 80 ans, Duras demande qu'on l'aide à réaliser ce projet insensé. Vingt ans plus tard, Thu Van Tran exécute et prolonge le souhait de Duras. Inspirée par l'écriture et les récits autant que par la vie de l'auteur, elle choisit de reprendre ce projet, d'exposer cette histoire comme celle d'une injustice.

1. Marguerite Duras, « Le nombre pur », dans *Écrire*, Folio Gallimard, Paris, 1993, pages 112-113.

L'artiste, installée depuis deux ans dans un atelier en face des anciennes usines, souhaite ainsi à la fois commémorer la dimension humaine de cette histoire et interagir avec les sites de son propre quotidien.

Thu Van Tran a réalisé une sculpture commémorative qui prend la forme d'une architecture, celle du recueillement ou de l'apaisement, utilisant le patio tel un jardin ouvert vers le ciel. La structure en bois partiellement recouvert de cire à sculpter se compose de quatre colonnes reliées par des voûtes cintrées, les faces extérieures reprenant les motifs de la porte historique des usines Renault, conservée en l'état à Boulogne-Billancourt.

Là où les arcs se rejoignent, la clef de voûte, qui maintient tout l'édifice, sans laquelle tout s'effondrerait, est un énorme boulon, provenant d'une usine de décolletage. Sur ce boulon unique est gravé le « nombre pur », 199 491, synecdoque de la liste exhaustive et impossible que Duras appelait de ses vœux. Ainsi est évoquée la présence essentielle des ouvriers sur la chaîne de fabrication.

Si, stylistiquement, les voûtes peuvent évoquer des souvenirs religieux, la sculpture de Thu Van Tran est le fruit d'un travail d'intériorisation et de transformation de l'histoire vers des incarnations possibles que l'artiste confronte ici à l'espace du patio, prolongeant ses recherches passées sur la mémoire et le territoire.

La liste se retrouve, au moins partiellement, dans l'installation sonore qui complète cette œuvre : la chanteuse Agathe Peyrat récite, à la demande de l'artiste, les premiers noms connus des ouvriers de Billancourt, dans une tentative désespérée d'en donner le plus grand nombre possible dans le temps imparti d'une minute. Sous cette contrainte, sa diction effrénée se transforme en une montée suraigüe, un cri hystérique. Marc Lenot

Thu Van Tran est une jeune artiste franco-vietnamienne, née en 1979, diplômée de l'ENSBA en 2003, et dont l'exposition *Fahrenheit 451 Homme Livre Homme Libre* à Bétonsalon avait été remarquée l'an dernier. Après avoir été présenté à Toulouse lors du dernier Printemps de Septembre par Christian Bernard (*Désordres de la mémoire*), son travail a récemment été exposé à la Galerie Martine Aboucaya lors d'une exposition collective en décembre 2009. L'artiste a bénéficié de l'Aide Individuelle à la Création 2009 de la D.R.A.C Ile-de-France pour ses recherches autour du projet « le nombre pur ». Elle a accompagné le travail plastique présenté ici d'un projet d'écriture sous la forme d'une lettre à Marguerite Duras, qui sera publiée ultérieurement.

Un multiple de Thu van Tran est produit par l'association des amis de la maison rouge à l'occasion de cette exposition.

daniela franco face B

Intitulé *Face B* en référence à la deuxième face du disque vinyle, le projet de Daniela Franco consiste en la création d'un site internet (www.lamaisonrouge.org/faceb) qui regroupe une partie de ses archives. Depuis l'âge de cinq ans, Daniela Franco collectionne en effet photos trouvées, articles de presse, images de toutes sortes, et plus particulièrement sons, musiques et l'icographie qui s'y rapporte. L'idée d'archivage chère à l'artiste rejoint très souvent celle de collection, thématique qui s'inscrit dans les préoccupations de la maison rouge.

Daniela Franco a demandé à certains acteurs de la culture (arts plastiques, musique, littérature, design...) de participer au projet en lui fournissant des listes d'albums. Celles-ci sont consultables sur le site internet et sur les ordinateurs mis à disposition du public de la maison rouge. Sur le site de *Face B*, les pochettes, ainsi que certains morceaux des albums, sont classés en fonction des critères très spécifiques qui ont guidé leur choix : les dix disques qui illustrent une biographie, ceux sur les pochettes desquels on aimerait figurer, etc. Une section spéciale est dédiée à des écrivains invités à sélectionner un disque dans les archives de Daniela Franco.

Une sélection de reproductions de ces pochettes, ainsi que des disques les plus rares de ses archives (dont les originaux ont été pour certains perdus ou ont disparu définitivement) est présentée au mur, à la sortie des expositions.

Ces disques feront également l'objet d'une publication, à paraître début mars, qui réunira les pochettes et histoires de chacun.

Bar à platines : tous les jeudis soirs de 19 h 30 à 22 h pendant la durée de l'exposition *Vinyl*, des personnalités (DJs, artistes, collectionneurs de vinyles...) sont invitées à mixer au café de la maison rouge. www.lamaisonrouge.org

la maison rouge

président : Antoine de Galbert
directrice : Paula Aisemberg
chargé des expositions :
Noëlig Le Roux, assisté d'Arthur Toqué
régie : Laurent Guy
équipe de montage : Steve Almarines,
Tiffany Bouet, Alexis Davy, Stéphane
Emptaz, Jérôme Gallos, Louis Gary,
Aurore Guillaume, Nicolas Juillard,
Eric Michaux, Ludovic Poulet,
Frédéric Ray, Mykolas Zavadskis
chargée des publics :
Stéphanie Molinar
chargée de la communication :
Claire Schillinger, assistée
de Delphine Levrat
assistante : Stéphanie Dias
accueil : Emilie Gérard,
Elodie Lombarde
conférencières : Fleur Chevalier,
Rébecca Touboul

relations presse

Claudine Colin communication

les amis de la maison rouge

présidente : Pauline de Laboulaye
vice-présidente : Ariane de Courcel,
assistées de Laetitia Thomas

prochaines expositions

11 juin - 26 septembre 2010
voyage dans ma tête, la collection
de coiffes d'Antoine de Galbert /
Peter Buggenhout / Christophe
Gonnet / Jean de Maximy

jours et horaires d'ouverture

- du mercredi au dimanche de 11 h à 19 h
- nocturne le jeudi jusqu'à 22 h
- visite conférence gratuite
le samedi et le dimanche à 16 h
- les espaces sont accessibles
aux personnes handicapées

tarifs et laissez-passer

- plein tarif : 7 €
- tarif réduit : 5 €, 13-18 ans, étudiants,
maison des artistes, plus de 65 ans
- gratuité : moins de 13 ans,
chômeurs, personnes invalides
et leurs accompagnateurs, ICOM,
amis de la maison rouge
- billets en vente à la FNAC
tél. 0892 684 694 (0,34 € ttc/min)
www.fnac.com
- laissez-passer tarif plein : 19 €
- laissez-passer tarif réduit : 14 €
accès gratuit et illimité
aux expositions, accès libre ou tarif
préférentiel pour les événements
- visite conférence : sur réservation,
75 € et droit d'entrée

partenaires de la maison rouge

Télérama iCuzzini



La maison rouge est membre
du réseau Tram